



HAL
open science

Les antiquités de Sinope du Pont dans les récits de voyageurs (XVIIIe-XIXe siècles)

Claire Barat

► **To cite this version:**

Claire Barat. Les antiquités de Sinope du Pont dans les récits de voyageurs (XVIIIe-XIXe siècles). L'Antiquité vue par les voyageurs, 2009, Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques. hal-03664002

HAL Id: hal-03664002

<https://uphf.hal.science/hal-03664002>

Submitted on 22 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les antiquités de Sinope du Pont dans les récits de voyageurs (XVIII^e et XIX^e siècles)

Claire BARAT

Maître de conférences en Histoire ancienne
à l'université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

La cité de Sinope (aujourd'hui Sinop) se situait sur le littoral sud de la mer Noire, dans le nord de l'actuelle Turquie. Elle est connue depuis l'Antiquité comme étant une colonie de Milet, fondée au VIII^e siècle av. J.-C., dans l'endroit le plus propice et le mieux abritée de tout le littoral sud du Pont-Euxin : elle possédait en effet, de part et d'autre d'un isthme, une double rade qui mettait à l'abri des violents vents du nord, fréquents dans la mer Noire, tous les navires qui y accostaient. Les sources littéraires l'évoquent abondamment : les auteurs grecs et latins n'ont pas manqué de louer son port exceptionnel, les ressources de son arrière-pays (bois, fruits, ocre de Sinope) et de son avant-pays maritime (poissons), et de signaler les moments où elle entre en contact avec la grande histoire événementielle du monde grec ou romain. À l'époque classique, Sinope était une cité grecque qui dépendait de l'Empire perse, ce qui n'empêcha pas des Athéniens menés par Périclès de chasser les tyrans de Sinope aux alentours de 437 av. J.-C. et d'installer un contingent athénien. Sinope sut profiter de l'affaiblissement de l'Empire perse : ainsi, en 401-400 av. J.-C., Xénophon, de retour de son Anabase, passe par Sinope et rapporte que la cité dominait alors politiquement presque toute la côte sud de la mer Noire. Après le passage d'Alexandre en Asie, Sinope fut une cité indépendante et prospère car durant la période hellénistique, elle n'appartint jamais aux royaumes des Diadoques. Cet âge d'or dura jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'escarcelle du royaume du Pont en 183 av. J.-C. Elle fut par la suite capitale de ce royaume qui réunit les deux rives de la mer Noire sous le règne de Mithridate Eupator, et à ce titre, elle ne fut pas saccagée lors de la victoire du général romain Lucullus lors de la dernière guerre mithridatique en 70 av. J.-C. Au contraire, elle obtint le titre de colonie romaine sous César, en 45 av. J.-C. et fut une cité modèle, intégrée dans la province de Bithynie-Pont. Sinope se maintint dans l'Empire romain puis dans l'Empire byzantin jusqu'à sa prise par les Turcs seldjoukides en 1214. Elle connut l'implantation d'un comptoir génois à partir de 1280 et fut prise par les Turcs ottomans en 1461. Au XVIII^e siècle, Sinop est une ville de l'empire ottoman que les voyageurs occidentaux continuent à appeler de son nom grec, Sinope.

La perception et la description des antiquités de Sinope par les voyageurs XVIII^e et du XIX^e siècles dépendent de leur niveau de culture classique et des raisons qui les ont amenées à Sinope : on n'attend pas une description aussi détaillée de la part d'un diplomate de passage que d'un explorateur scientifique dûment mandaté par un gouvernement. Nous traiterons néanmoins les témoignages de :

« tous ceux simples voyageurs, militaires, diplomates, savants, missionnaires qui sont effectivement passés par [Sinope] et en ont laissé une description essentiellement fondée sur leur propre expérience¹ ».

Par « antiquités », nous entendrons à la fois les vestiges monumentaux visibles à Sinope et les objets tels que les restes sculptés, les inscriptions et les monnaies relatives à l'Antiquité. Nous adopterons une présentation chronologique afin de montrer l'évolution

1. B. Rémy, « Les sites côtiers du Pont Euxin, de Terme (Themyskira) à Trabzon (Trapézonte) dans l'Antiquité. II. Les récits de voyageurs », dans le 1^{er} Colloque international sur la mer Noire, Samsun 1988, Samsun, On Dokuz Mayıs Üniversitesi – Institut Français d'Etudes Anatoliennes, 1990, p. 564.

du regard des voyageurs sur les antiquités de Sinope. La cité cesse d'être une simple étape pour devenir un but de voyage et d'étude.

Les premières missions d'exploration scientifique au XVIII^e siècle

C'est Louis XIV qui envoya en Orient le botaniste Piton de Tournefort avec pour mission de faire une fidèle relation de la géographie, de l'histoire, des mœurs, du commerce, de la religion, des antiquités et des plantes de chaque contrée visitée. Il rédigea ainsi une série de lettres au comte de Pontchartrain, publiées en 1712 sous le titre de *Relation d'un voyage au Levant fait par ordre du Roy*. Cette mission procède de l'intérêt croissant de la France pour le commerce avec l'Empire ottoman, surtout à partir du gouvernement de Colbert et de la négociation des capitations. Tournefort, fin lettré et connaisseur de l'histoire de Sinope, s'y trouva en 1701 et en profita pour ramener une monnaie qu'il data de l'époque de Lucullus et qu'il mit en relation avec les autres monnaies de Sinope connues en France. Il observa les murailles de Sinope qu'il jugea de l'époque byzantine et constata que des morceaux de colonnes de marbre y étaient enclavés. Il rapporte avoir également vu de nombreux débris antiques dans le cimetière des Turcs, et les rapporte au texte de Strabon qui fait état d'un gymnase, d'un marché et de portiques à Sinope au temps d'Auguste². Il précise aussi qu'il n'a trouvé aucune inscription antique à Sinope. Tournefort est un peu rapide dans sa description des vestiges de Sinope, mais comment reprocher à un botaniste de n'être ni architecte ni épigraphiste ? Il a le mérite de concentrer sa description là où les vestiges affleurent à Sinope, sur la muraille et dans le cimetière des Turcs, et de donner une gravure du port de Sinope où les murailles et la péninsule sont bien visibles.

Il faut attendre le règne de Louis XVI pour qu'un autre voyageur français s'aventure à Sinope. J.-B. Lechevalier est cet homme, secrétaire d'ambassade du comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople. En 1785 et 1786, Lechevalier se rendit en mer Noire, ce qui lui permit ensuite de rédiger son ouvrage *Voyage de la Propontide et du Pont Euxin*. Il avait peut-être quelque mission d'espionnage militaire car il insiste beaucoup sur l'état de dégradation de la muraille de Sinope. Comme Tournefort, il remarque l'accumulation de débris antiques utilisés dans la réparation et la construction des murailles de la ville : fûts de colonnes, entablements³, mais son propos n'était pas de faire une longue description des vestiges de Sinope.

C'est l'astronome Joseph Beauchamp qui, en 1797, lors d'un voyage d'exploration scientifique servant à déterminer plusieurs points en mer Noire et devant le conduire à Trébizonde, s'arrêta à Sinope et fit une description assez complète de ses antiquités. Il y eut deux versions divergeant sur quelques points de la relation de son passage à Sinope, qui furent publiées dans le tome II des *Mémoires sur l'Égypte*⁴ et dans l'ouvrage de Jacques Morier, *Voyage en Perse, Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople*⁵. Comme ses prédécesseurs, il constate la présence de colonnes et d'architraves dans les murailles et dans le cimetière des Turcs, mais il va plus loin dans ses observations en signalant deux inscriptions grecques lues sur des corniches antiques dans les murs de la citadelle et une inscription avec une croix sur une des tours. Beauchamp s'intéresse de près à un buste de marbre inséré dans une niche de la muraille et, en bon astronome, il l'observe avec une lunette achromatique. Deux Turcs qui le voient ainsi occupés lui proposent de venir enlever ce buste pour lui nuitamment contre la somme de 60 piastres. Beauchamp hésite devant le danger d'une telle entreprise et l'état de conservation du buste dont le cou et la tête sont en bon état, mais qui est complètement défigurés. À la fin, il en propose 20

2. J. Piton de Tournefort, *Relation d'un voyage au Levant fait par ordre du Roy*, Lyon, Anison et Posuel, 1712, p. 47-50.

3. J.B. Lechevalier, *Voyage de la Propontide et du Pont Euxin*, Paris, Dentu, 1800, p. 377-380.

4. *Mémoires sur l'Égypte publiés pendant les années VII, VIII et IX*, tome second, Paris, Didot, 1801, p.146-153.

5. J. Beauchamp, « Mémoire géographique et historique du voyage de Trébizonde », dans J. Morier, *Voyage en Perse, en Arménie et à Constantinople fait dans les années 1808 et 1809*, Paris, Nepveu, 1813, p. 282-285.

piastres dans l'intention de l'envoyer au muséum à Paris s'il en valait la peine. Cet épisode montre que le voyageur occidental est aisément repérable à Sinope et que son intérêt pour les antiquités peut être anticipé par les habitants. Au XIX^e siècle, ce genre de proposition est habituel. En continuant son tour de ville, Beauchamp voit un relief dont il donne une description détaillée :

« Nous avons vu sur un mur, au bord de la mer, un relief bien conservé, représentant un homme à demi-couché sur un lit de repos, un vase à la main ; une femme nue est assise à ses pieds, tenant également un vase ; plus loin un enfant puisant dans une jarre ouverte et de bon goût ; il y a à côté de la femme une table demi-circulaire, à trois pieds-de-biche : ce morceau peut avoir quatorze à quinze pouces de haut sur deux pieds de large ».

Son texte est le premier à faire mention d'un tel relief. Enfin, il affirme avoir vu des citernes bien profondes et des masses de murs annonçant un ancien temple ou un édifice public. Beauchamp est donc le premier voyageur à parcourir minutieusement Sinope pour en décrire les vestiges apparents. La mention des citernes et de l'édifice public nous permet de voir qu'il est aussi allé sur la péninsule, dans le quartier des Grecs. L'observation des vestiges archéologiques de Sinope va être mise à l'honneur car un consulat de France va accueillir de nombreux voyageurs au début du XIX^e siècle.

Le passage de nombreux voyageurs à Sinope lors de l'existence du consulat de France (1802-1812)

Le 25 juin 1802, la paix fut signée entre l'Empire ottoman et la France, faisant de l'expédition d'Égypte un mauvais souvenir. Par l'article II du traité, « la Sublime Porte consent à ce que les bâtiments marchands français aient à l'avenir le droit incontestable d'entrer dans la mer Noire et d'y naviguer librement ». Pour protéger le commerce français en mer Noire, il fallait des consuls, qui avaient alors le titre de commissaires des relations commerciales. Par un arrêté du 21 septembre 1802, le consulat de France à Sinope fut créé et Pascal Fourcade fut nommé à sa tête⁶. Ce n'est qu'à l'été 1803 qu'il rejoignit son poste, précédé à Sinope par le consul de Trapézonte, Pierre Dupré, en route pour aller prendre son poste. Pierre Dupré, dont le récit de voyage fut publié par Henri Cordier⁷, fit un tour de ville et constata la présence de deux inscriptions grecques sur une porte du fort de Sinope et sur la porte du château. Il monta ensuite sur la péninsule et observa une maison carrée surmontée d'un dôme qu'il rapproche d'une ancienne chapelle. Peut-être était-ce le bâtiment observé par Beauchamp.

Ce n'est qu'à partir de la prise de poste de Pascal Fourcade à Sinope que la découverte archéologique et la chasse aux antiques va devenir quasiment une figure imposée pour tout voyageur de passage à Sinope. Pascal Fourcade⁸ était un jeune diplomate français, consul à La Canée et emprisonné en tant que tel lors de l'expédition d'Égypte, très enthousiaste et très cultivé. Sa mission à Sinope consistait à établir de bonnes relations avec Tayyar Mahmud, pacha de Trébizonde, dont dépendait Sinope, et de le convaincre de l'intérêt qu'il avait à favoriser le développement du commerce français dans ses États. Ses efforts furent rendus caducs par la fuite de Tayyar Mahmud, vaincu par ses ennemis en 1805. De plus, la reprise de la guerre entre la France et l'Angleterre en 1803 interrompit largement le trafic français en mer Noire. Pascal Fourcade pouvait difficilement exercer sa mission commerciale, et mit à profit son temps libre pour

6. H. Dehérain, « Les premiers consuls de France sur la côte septentrionale de l'Anatolie », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1924, t. 17, p. 301-380 ; F. Bilici, « La France et la mer Noire sous le Consulat et l'Empire : « la porte du harem ouverte » », dans W. Arbid, S. Kançal, J.-D. Mizrahi et S. Saul (dir.), *Méditerranée, Moyen-Orient : deux siècles de relations internationales. Recherches en hommage à Jacques Thobie*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 55-92.

7. H. Cordier, « Voyage de Pierre Dupré de Constantinople à Trébizonde (1803) », *Bulletin de la section de géographie*, 1917, t. XXXII, p. 256-264.

8. F. Cumont, « Pascal Fourcade, explorateur de l'Asie Mineure », *Comptes rendus de l'académie des inscriptions et belles lettres*, 1922, p. 308-317.

explorer la région. Il fit trois voyages d'exploration en 1806, qui lui permirent de rédiger des mémoires à teneur ethnographique et archéologique. Il identifia l'emplacement exact de Pompeiopolis, la métropole de la Paphlagonie, à l'emplacement de l'actuel Taş Köprü, recueillit des renseignements sur Gangra, qui fut la résidence de Déjotaros, roi de Galatie, dressa une *Carte de la Paphlagonie*, qui resta manuscrite, identifia Ladik à Laodicée du Pont. Son intense activité archéologique eut également pour objet son lieu de résidence car on sait, par sa correspondance consulaire, qu'il prenait des notes à ce sujet dans son journal⁹. Pascal Fourcade avait rédigé un mémoire sur Sinope qu'eut entre les mains Malte Brun en 1811, qui en donne l'analyse suivante :

« Le troisième mémoire de M. F.....e, qui est plutôt un ouvrage qu'un mémoire, roule sur les antiquités de *Sinope* ; il décrit cette célèbre ville dans le plus grand détail, et il en éclaire l'histoire par les médailles dont il a découvert ou recueilli un très grand nombre. Le grand Mithridate calomnié par les historiens romains, a été bien apprécié par notre voyageur, qui a retrouvé partout et jusque dans le système d'unité monétaire établi dans ses états, des traces manifestes de sa haute politique et de sa magnificence royale¹⁰ ».

Malheureusement, ce précieux mémoire n'a pas été retrouvé et nous prive des remarques du consul-archéologue. Nous savons néanmoins que Fourcade avait longuement exploré Sinope et sa péninsule et que deux plans avaient été exécutés : « Plans des bains du gymnase de l'ancienne Sinope levé en pluviôse de l'an 12 par J.C. Escalon » et « Citernes antiques, réservoirs d'eau pour le Gymnase de Sinope », conservés dans la correspondance consulaire, carton Sinope¹¹. Fourcade avait également des activités de numismate et d'épigraphiste : il cite une inscription lue dans les ruines de l'amphithéâtre de Sinope et portant le nom de Pontarque¹² et évoque dans sa correspondance consulaire les monnaies antiques dont il se rend acquéreur. Fourcade était donc passionné par l'archéologie de Sinope et, dès qu'un voyageur se présentait, il se faisait un devoir de lui faire un tour de ville et de lui montrer les vestiges antiques.

Adrien Dupré et J.M. Tancoigne ont ainsi profité de l'érudition de Pascal Fourcade et d'une visite détaillée de Sinope. Adrien Dupré était le fils de Pierre Dupré, consul de France à Trébizonde et avait accompagné son père dans son poste. C'est presque en voisin qu'il se rend à Sinope en 1807. Il évoque ce voyage en appendice de l'ouvrage du chevalier Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*¹³. Il décrit les murailles à double rempart de la cité et observe, sur une des tours près de la mer, une inscription grecque au milieu de laquelle se trouve une croix, qu'il date du Bas-Empire. Sur la même tour, il voit également la niche dans laquelle se trouve un buste mutilé en marbre, et sur le bord de la mer, un bas-relief sur lequel on voit un homme nu, à demi couché sur un lit, une coupe à la main. Ces trois objets sont les mêmes qu'avait décrits Joseph Beauchamp. Comme ses prédécesseurs, Adrien Dupré remarque l'abondance de débris de colonnes, d'architraves et de tronçons antiques dans les murs et dans le cimetière turc. On sent néanmoins qu'il a visité Sinope en compagnie de Pascal Fourcade lorsqu'il évoque les « masses du palais de Mithridate » et « les restes du superbe gymnase dont parle Strabon » : ces vestiges se trouvaient sur la péninsule de Sinope et nous savons que Pascal Fourcade en avait fait l'interprétation.

J. M. Tancoigne se rendit à Sinope en août 1808, de retour de Perse où il avait accompagné l'ambassade du général Gardane en qualité d'élève-interprète. Il avait dû interrompre son service pour des raisons de santé et rentra vers Constantinople. Il évoqua son étape à Sinope dans ses *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie*¹⁴. Pascal

9. H. Dehérain, *art. cit.* [n. 6], p. 345-346.

10. Malte Brun, « Nouveaux voyages dans l'Asie Mineure, par un consul général de France », *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1811, t. 13, p. 408-409.

11. H. Dehérain, *art. cit.* [n. 6], p. 342 et 347, n.1.

12. P. Fourcade, « Mémoire sur Pompeiopolis ou Tasch-Kouprou avec quelques remarques sur Tovata ou Voyavat lu à la troisième classe de l'Institut », *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1811, t. 14, p. 38.

13. A. Dupré, « Description de quelques villes et ports de la mer Noire », dans Chevalier Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, Paris, C.J. Trouvé, 1826, p. 435-440.

14. J.M. Tancoigne, *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie*, t. II, Paris, Nepveu, 1819, p.210-218.

Fourcade le guida sur la péninsule de Sinope, et lui présenta « les ruines du palais de Mithridate et celles d'un beau gymnase ». Les remarques de Tancoigne sur la grosseur des briques des murs sont les mêmes que celles d'Adrien Dupré, ce qui laisse supposer que le discours de Fourcade était bien établi sur ce sujet. Tancoigne se fait aussi l'écho direct des théories de Fourcade sur l'emplacement de la Sinope antique et sur le surélévement du terrain. Fourcade avait une idée de l'emplacement du forum antique et souhaitait mener des fouilles, qui seraient sûrement concluantes en raison du grand nombre de débris d'antiquités que l'on trouvait à Sinope après les fortes pluies. Tancoigne fait aussi état de la collection d'antiques et de médailles réunie par Fourcade. Enfin, Tancoigne admire les murailles de Sinope et y voit des colonnes, des bas-reliefs et même des statues entassés confusément. Il rapporte que Fourcade avait fait des demandes auprès du gouvernement turc pour pouvoir enlever un bas-relief dont les personnages avaient la tête en bas et qui se trouvait dans la muraille. Comme pour les fouilles archéologiques, la réponse avait été négative.

On peut donc dire que, de 1803 à 1809, la présence et l'enthousiasme de Pascal Fourcade à Sinope firent des antiquités de la ville un point de focalisation pour tous les voyageurs de passage à Sinope. Fourcade avait tout loisir pour constituer des collections d'antiques et de médailles et pour confronter ses connaissances livresques à la réalité de Sinope. Il avait identifié certains vestiges de la péninsule comme le palais de Mithridate et le gymnase antique, et les voyageurs ont relayé ses idées. La belle aventure archéologique française prit fin en 1809 lorsque Pascal Fourcade, en butte aux agressions et aux tracasseries de l'administration locale, sérieusement affaibli, s'enfuit vers la Crimée, laissant le consulat de Sinope sous la gestion de Simian, l'ancien drogman du vice-consulat de Trapézonte. Après la liquidation du consulat de Sinope en 1812, la fréquentation de la place n'est plus exclusivement française : elle est plutôt à l'image des puissances qui s'occupent désormais de la « question d'Orient ». Les buts de voyages évoluent eux aussi : on retrouve moins de diplomates mais plus de grands voyageurs chargés d'explorations scientifiques et archéologiques, ainsi que des voyageurs chargés d'évaluer le potentiel défensif de Sinope, et qui font à l'occasion des remarques d'ordre archéologique.

Les grands voyageurs à Sinope jusqu'au déclenchement de la guerre de Crimée (1853)

Le premier voyageur-explorateur de notre période est le colonel Rottiers, un officier belge qui avait été au service du tsar Alexandre, et qui avait été chef d'état-major à Tiflis en Géorgie. En 1818, il avait démissionné pour rentrer dans le royaume des Pays-Bas et se mettre au service de la maison d'Orange. Pour ce voyage de retour au pays, il partit avec femme et enfants à travers l'Asie Mineure et fit de nombreuses remarques géographiques, historiques, ethnographiques, statistiques dans son *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, paru en 1829. Son passage sur les côtes de l'Asie Mineure avait donc pour but l'agrément et le dépaysement, mais aussi l'achat d'antiquités. C'est en 1820 que Rottiers fut de passage à Sinope¹⁵. Il est le premier des voyageurs à proposer une localisation des tombeaux des rois du Pont :

« Pompée, dit Appien, fit porter le corps de Mithridate aux tombeaux de ses pères, qui sont près de cette ville. On voit encore des ruines de ces tombeaux à gauche, en entrant dans Sinope, par la porte du sud-ouest. On en peut distinguer quatre dont les ornements sculptés en marbre blanc sont encore reconnaissables. Ils sont à demi baignés par la mer qui doit avoir miné le tertre sur lequel ils étaient construits¹⁶ ».

15. B.E.A. Rottiers, *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, Bruxelles, H. Tarlier, 1829, p.263-285.

16. *Ibid.*, p. 282.

Il n'oublie pas son activité de collectionneur et se voit proposer des monnaies antiques et modernes, mais il est surtout heureux lorsque trois Grecs viennent lui montrer une monnaie avec le buste de Mithridate Eupator : il en offre 90 piastres et se félicite d'une telle affaire. Il constate la présence des débris antiques dans les maisons et dans la muraille, mais c'est en épigraphie qu'il va s'illustrer car il est le premier voyageur à donner, non seulement le lieu où se trouvent les inscriptions antiques, mais aussi leur texte. Il transcrit ainsi quatre inscriptions latines et une inscription grecque, et donne leur support et leur localisation¹⁷.

Le second voyageur-explorateur de passage à Sinope est un Anglais, William J. Hamilton, secrétaire de la *Geological Society* de Londres, qui fit un long voyage d'exploration au Levant à partir de 1835. En juillet 1836, il était à Sinope, avec un vaste programme d'exploration à réaliser¹⁸. Avant d'étudier en détail la muraille, Hamilton a déjà repéré le couvercle d'un sarcophage employé comme abreuvoir dans la campagne avoisinant Sinope ainsi que les fragments de colonnes antiques visibles dans le cimetière turc. Mais, ce qui intéresse véritablement Hamilton à Sinope, c'est la recherche d'antiquités et d'inscriptions. La profusion de fragments d'architecture antique tels que les colonnes et les architraves l'amène à penser que c'est vers la muraille et la cour d'une mosquée à côté du centre-ville qu'il doit diriger ses recherches. Hamilton repère trois inscriptions latines sur des corniches se trouvant dans la muraille et donne leur texte en appendice de son ouvrage¹⁹. Par son observation, et au moyen d'une échelle, il constate que la grande inscription au-dessus d'une porte du mur intérieur ouest est en grec moderne et porte la date de 1781.

À l'intérieur de la citadelle, qui comporte elle aussi des fragments antiques, Hamilton trouve sur le piédestal d'une statue qui avait été évidé et converti en mortier, une inscription en l'honneur d'Antonin le Pieux. Il voit dans le mur ouest de la citadelle des arcs supportés par des piliers qui lui semblent romains et qui sont d'après lui les restes de l'aqueduc cité par Pline le Jeune. Hamilton poursuit son exploration de la ville et trouve, dans la cour d'un tanneur où plusieurs sarcophages étaient employés comme abreuvoirs, une inscription grecque sur l'un d'eux. Hamilton se dirige enfin vers la colline de Sinope pour visiter ce qu'on lui avait présenté comme les ruines d'un temple. Il est étonnant de constater qu'Hamilton ignore les hypothèses qui avaient été formulées par Fourcade trente ans auparavant : nulle mention d'un palais de Mithridate ou d'un gymnase antique. Il faut supposer que les ouvrages des voyageurs français qui avaient approché Fourcade et énoncé ses idées n'avaient eu qu'une diffusion limitée à la seule France. Hamilton est donc vierge de préjugé concernant cet édifice et y reconnaît une vieille église byzantine, avec des couches alternées de briques et de pierres, à l'intérieur de laquelle se trouvait une église grecque moderne presque entièrement sous le sol. Pour la fin de son séjour, Hamilton se consacra à la recherche d'inscriptions : il trouva des inscriptions grecques sur une stèle près du mur oriental de la ville, sur un sarcophage dans le village de Nesi Kieui et sur une colonne issue de la cour d'une mosquée. Enfin, comme les voyageurs français guidés par Pascal Fourcade, Hamilton observe les restes d'un bâtiment qui consistait en trois grandes chambres voûtées qu'il identifie comme une citerne. Hamilton est le voyageur qui nous a offert la description la plus raisonnée et la plus méthodique de Sinope et de ses vestiges : comme ses prédécesseurs, il a décrit les murailles, les éléments d'architecture antique qui s'y trouvaient et a même essayé de les dater et d'y trouver les restes de l'aqueduc de Sinope. Il a vu une église byzantine qu'on lui présentait comme un temple, et des citernes antiques. Enfin, il est le premier à mentionner des sarcophages réutilisés et à donner les inscriptions qui s'y trouvent. Hamilton se conduit d'ailleurs en bon épigraphiste et classe les inscriptions trouvées en fin de volume²⁰. À Sinope et dans sa *chôra*, il a trouvé et recopié douze inscriptions (dont une inscription byzantine).

17. *Ibid.*, p. 283-284.

18. W.J. Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, t. I, Londres, John Murray, 1842, p. 306-312.

19. *Ibid.*, p. 410.

20. *Ibid.*, p. 409-411.

Xavier Hommaire de Hell est le dernier voyageur complet de notre période, à la fois lettré, géographe et géologue. En septembre 1845, il fut chargé par le comte Salvandy, ministre français de l'instruction publique, d'une mission d'exploration scientifique, géographique et historique sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne. C'est ainsi que, de 1846 à 1848, il parcourut ces contrées et passa à Sinope à l'été 1847²¹. Son œuvre, *Voyage en Turquie et en Perse* fut publiée à titre posthume en 1854 car il mourut à Ispahan en 1848. Lors de son voyage, Hommaire de Hell était accompagné d'un peintre, Jules Laurens, qui fit paraître un volume de cent planches, dont trois sur Sinope, et les inscriptions recueillies furent publiées par Philippe Le Bas (douze inscriptions de Sinope sont ainsi présentées et commentées, certaines inédites, d'autres déjà publiées par Hamilton.). Hommaire de Hell décrit les murailles de Sinope où se trouvent fûts de colonnes et chapiteaux. Comme ses prédécesseurs Beauchamp et Adrien Dupré, il voit le buste antique dans une niche en haut d'une tour byzantine, et fait part d'une opinion répandue parmi les habitants de Sinope, à savoir qu'il s'agirait du buste du fondateur de Sinope. Hommaire de Hell se rend ensuite sur la péninsule :

« Ce jour est consacré à parcourir l'île de Boztepeh où résident les Grecs. On nous conduit à un endroit appelé la *chapelle de Mithridate*, on ne sait trop pourquoi. Dans tous les cas, c'est une chapelle des temps modernes enfouie dans les décombres du *Palladia* (palais). On rencontre quelques autres ruines byzantines avec quatre grands réservoirs recouverts d'une voûte en plein ceintre ²² ».

Cette remarque montre bien la confusion qui régnait à propos des vestiges de la péninsule. Le souvenir de Mithridate et de son palais sont bien présents puisque nous les retrouvons dans les noms donnés aux édifices. L'utilisation des lieux par un culte chrétien a encore brouillé les pistes, et Hommaire de Hell ne fait pas le rapprochement entre la présence de citernes et celle d'un établissement thermal romain, rapprochement qui avait été fait au début du siècle par Pascal Fourcade.

Xavier Hommaire de Hell a vu l'essentiel des antiquités de Sinope, sans consacrer à leur description autant de précision qu'Hamilton. L'intérêt de son ouvrage réside dans le volume de planches regroupant les gravures de Jules Laurens. Une gravure présente une vue des murailles sud et est de la ville depuis le port, et une autre présente les murs orientaux de la citadelle, où le remploi d'éléments d'architecture antique est bien visible. Après le passage d'Hommaire de Hell, les voyageurs désertent Sinope car la situation politique ne permet plus de voyager sereinement sur les côtes de la mer Noire. Le 30 novembre 1853, en prélude de la guerre de Crimée, la flotte ottomane d'Osman Pacha, réfugiée dans la rade de Sinope à cause du mauvais temps, est attaquée par la flotte russe du vice-amiral Nakhimov²³ et la ville de Sinope subit de lourdes destructions. Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que les voyageurs osent de nouveau s'aventurer à Sinope.

Appendice : une touriste à Sinope à la fin du XIX^e siècle

Le dernier voyageur que nous évoquerons est une voyageuse, la Russe Lydie Paschkoff, membre de la société de géographie de Paris et auteur de plusieurs récits de voyages publiés dans la revue *Le tour du monde*. Elle y publia en 1889 un article intitulé « Sinope (Asie Mineure). Six mois de séjour dans l'antique capitale de Mithridate et la patrie de Diogène »²⁴. Cet article fait quinze pages et le style et la présentation en sont assez touristiques : Lydie Paschkoff insiste sur le fait qu'elle n'est ni antiquaire ni archéologue, décrit les paysages et les ruines de Sinope avec force lyrisme, raconte ses aventures de

21. X. Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse*, t. I, Paris, P. Bertrand, 1854, p. 344-348.

22. *Ibid.*, p. 348.

23. A. Goultman, *La guerre de Crimée 1853-1836. La première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2003, p.87-88.

24. L. Paschkoff, « Sinope (Asie Mineure). Six mois de séjour dans l'antique capitale de Mithridate et la patrie de Diogène », *Le Tour du monde*, 1889, t. LVII, p. 401-416.

femme émancipée qui va prendre des bains de mer à Sinope, ce qui offusque des Turques présentes sur la plage. Son article est néanmoins intéressant parce qu'il relate un long séjour à Sinope et qu'il est largement pourvu d'illustrations. Lorsque Lydie Paschkoff évoque les vieilles plaques de marbre encastrées dans la porte appelée *Meïdan-Kapou*, elle présente une gravure de la porte. Elle décrit avec beaucoup de pathétique les colonnes antiques qui servent de trottoir en temps de pluie, mais s'arrête surtout sur la description d'une mosaïque qui témoignerait d'après elle de l'emplacement du palais de Mithridate. Dans son article, elle donne un dessin de la mosaïque et une gravure de l'emplacement présumé du palais. Ses remarques archéologiques sont beaucoup moins précises que celles d'un Hamilton, d'un Rottiers ou d'un Hommaire de Hell, mais sa couverture quasi photographique de Sinope en fait un témoignage très précieux pour l'historien. Elle témoigne aussi du commerce des monnaies antiques de Sinope qui apparaissent au jour après les pluies et les grandes tempêtes, ainsi que des fouilles sauvages qui sont pratiquées malgré les interdictions du gouvernement. Sur l'isthme de Sinope, Lydie Paschkoff voit des restes de constructions antiques et des carrés de couleur préparés pour les mosaïques, ce qui l'amène à penser qu'il y avait d'autres constructions antiques sur l'isthme qu'elle localise dans la carte donnée dans son article. Elle mentionne des débris antiques vus au hasard de ses promenades à Sinope, et donne enfin le texte latin d'une inscription lue sur une colonne à demi enterrée à côté d'une fontaine ancienne à laquelle aboutit un aqueduc, dans le quartier du consulat de Russie. Lydie Paschkoff profite de cette occasion pour donner une gravure de situation.

Les voyageurs de passage à Sinope aux XVIII^e et XIX^e siècles, quels que soit leur niveau de culture et la raison de leur voyage à Sinope, ont tous été frappés par l'aspect imposant des murailles de Sinope et par les nombreux éléments d'architecture antiques utilisés en remploi. Les plus érudits ont tenté de dater les murs, en utilisant leurs connaissances livresques (la mention d'un aqueduc chez Pline le Jeune) ou la date supposée d'une inscription incluse dans les murs. Leur témoignage est plus contrasté en ce qui concerne les vestiges de la péninsule : certains comme Tournefort et Pierre Dupré ne s'y sont même pas rendus. Pour les autres, se dégagent deux groupes de voyageurs : ceux qui ont effectué la visite avec le consul de France Fourcade et les voyageurs plus tardifs. Fourcade estimait qu'il y avait sur la péninsule les vestiges du gymnase de Sinope, alimenté par des citernes, et du palais de Mithridate Eupator, et Adrien Dupré et Tancoigne se font l'écho de cette théorie. Hamilton et Hommaire de Hell concentrent leurs descriptions sur ce qu'ils croient être le palais de Mithridate mais qui est aussi associé à une église ou à une chapelle. Seule Lydie Paschkoff assure qu'il s'agit du palais de Mithridate, mais ne parle nullement du gymnase de Sinope.

Quant aux restes sculptés, les voyageurs ont vu en général les mêmes inscriptions (en particulier les inscriptions grecques sur les architraves remployées dans la muraille et l'inscription grecque ornée d'une croix), le même buste de marbre qui se trouvait dans une niche d'une des portes de la cité. Certains voyageurs comme Rottiers, Hommaire de Hell et Hamilton sont aussi des épigraphistes qui prospectent véritablement la ville et le territoire de Sinope à la recherche d'inscriptions. Leurs travaux donnent le texte et la localisation de certaines inscriptions et sont souvent utilisés lors de la constitution des grands corpus épigraphiques du XIX^e siècle. Les voyageurs ont souvent des compétences de numismates et collectionnent des monnaies de Sinope que les habitants viennent spontanément leur proposer, alimentant ainsi le trafic d'antiquités.

Les voyageurs de passage à Sinope ont également témoigné d'une évolution de la perception des antiquités et d'un début de prise de conscience pour la conservation des vestiges antiques. Beauchamp a hésité à acheter le buste de marbre mutilé non pour son propre compte, mais pour l'envoyer au muséum à Paris. J.M. Tancoigne, faisant le tour de la ville avec Pascal Fourcade, tempête contre les Turcs qui laissent dépérir les canaux souterrains construits par les Grecs anciens et qui alimentent les fontaines de la ville, rappelle que les Turcs ont pris les marbres du gymnase et du palais de Mithridate pour

orner leur mosquée et assène que sous un gouvernement plus éclairé, il serait facile, à l'aide de quelques fouilles, d'exhumer la ville ancienne et un grand nombre de monuments. Il est extrêmement dur avec les Turcs dont il fustige la « grossière ignorance » et qu'il rend responsables du dépérissement des vestiges antiques. Enfin, il témoigne d'une tentative faite par Pascal Fourcade auprès du gouvernement turc pour faire enlever un bas relief de la muraille et rapporte surtout son épilogue négatif car

« Il n'en faudrait peut-être pas davantage pour faire une révolution dans le pays. Les Turcs ne conçoivent pas qu'on puisse attacher de prix à des objets pareils, et la curiosité des Européens à cet égard leur paroît toujours suspecte et fondée sur d'autres motifs que ceux qui les dirigent réellement. Ils s'imaginent qu'ils sont poussés par l'espérance de trouver des trésors ou par une superstition dont il leur seroit difficile à eux-mêmes de rendre compte²⁵ ».

On retrouve des propos aussi vifs chez Rottiers qui parle de fragments employés « aux barbares constructions des modernes ». Lydie Paschkoff se fait aussi l'écho de la nécessité de mener des fouilles archéologiques à Sinope dont les potentialités sont énormes selon ce que l'on peut observer après les pluies et les grandes tempêtes. Elle signale aussi que les autorités locales sont obligées de prévenir l'administration du musée de Constantinople après chaque découverte et qu'il est interdit aux habitants et aux étrangers de faire des recherches, même si des fouilles clandestines sont menées la nuit. L'appel aux fouilles archéologiques et l'attitude critique envers les Turcs montrent que les voyageurs ont une sensibilité archéologique accrue tout au long du XIX^e siècle, ouvrant ainsi la voie aux archéologues du XX^e siècle, à savoir l'équipe germano-turque d'Ekrem Akurgal et de Ludwig Budde dans les années 1950 et les byzantinistes américains David Winfield et Anthony Bryer dans les années 1970 et 1980.

Résumé

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, la ville ottomane de Sinoub, ancienne Sinope du Pont, a accueilli de nombreux voyageurs, qu'ils soient diplomates, érudits, militaires ou simples touristes : ce sont des personnes cultivées connaissant les grands traits de l'histoire de Sinope et qui sont capables de citer les principaux auteurs qui ont décrit Sinope (Strabon, Xénophon et Pline le Jeune). C'est en 1701 qu'a lieu le premier voyage scientifique à Sinope (Piton de Tournefort), mais il faut attendre le Consulat et l'Empire pour que de nombreux voyageurs fassent étape à Sinope, accueillis de 1803 à 1809 par Pascal Fourcade, consul de France et passionné d'archéologie. C'est au milieu du XIX^e siècle que Sinope devient une étape importante dans les voyages d'explorations scientifiques en Anatolie (Hamilton, Hommaire de Hell) avant d'être le but unique d'un voyage touristique cultivé (Lydie Paschkoff en 1888). L'étude des descriptions de Sinope permet de noter l'évolution de l'approche de l'Antiquité par les voyageurs : tout d'abord source de collections d'antiques (monnaies, statues), elle est étudiée pour elle-même essentiellement à travers les vestiges monumentaux et les inscriptions.

25. J.M. Tancoigne, *op. cit.* [n.14], p.216-217.

Bibliographie

BEAUCHAMP Joseph, « Mémoire géographique et historique du voyage de Trébizonde », dans J. Morier, *Voyage en Perse, en Arménie et à Constantinople fait dans les années 1808 et 1809*, Paris, Nepveu, 1813.

BILICI Faruk, « La France et la mer Noire sous le Consulat et l'Empire : « la porte du harem ouverte » », dans W. ARBID, S. KANÇAL, J.-D. MIZRAHI et S. SAUL (dir.), *Méditerranée, Moyen-Orient : deux siècles de relations internationales. Recherches en hommage à Jacques Thobie*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 55-92.

CORDIER Henri, « Voyage de Pierre Dupré de Constantinople à Trébizonde (1803) », *Bulletin de la section de géographie*, 1917, t. XXXII, p. 256-264.

CUMONT Franz, « Pascal Fourcade, explorateur de l'Asie Mineure », *Comptes rendus de l'académie des inscriptions et belles lettres*, 1922, p. 308-317.

DEHERAIN Henri, « Les premiers consuls de France sur la côte septentrionale de l'Anatolie », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1924, t. 17, p. 301-380.

DUPRE Adrien, « Description de quelques villes et ports de la mer Noire », dans Chevalier Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, Paris, C.J. Trouvé, 1826.

HAMILTON William J., *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, t. I, Londres, John Murray, 1842.

HOMMAIRE DE HELL Xavier, *Voyage en Turquie et en Perse*, t. I, Paris, P. Bertrand, 1854.

LECHEVALIER Jean-Baptiste, *Voyage de la Propontide et du Pont Euxin*, Paris, Dentu, 1800.

MALTE-BRUN Conrad, « Nouveaux voyages dans l'Asie Mineure, par un consul général de France », *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1811, t. 13, p. 408-409.

Mémoires sur l'Égypte publiés pendant les années VII, VIII et IX, tome second, Paris, Didot, 1801.

PASCHKOFF Lydie, « Sinope (Asie Mineure). Six mois de séjour dans l'antique capitale de Mithridate et la patrie de Diogène », *Le Tour du monde*, 1889, t. LVII, p. 401-416.

ROTTIERS Bernard Eugène Antoine, *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, Bruxelles, H. Tarlier, 1829.

TANCOIGNE Jean-Marie, *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie*, t. II, Paris, Nepveu, 1819.

TOURNEFORT Joseph Piton de, *Relation d'un voyage au Levant fait par ordre du Roy*, Lyon, Anison et Posuel, 1712.